Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 139 (1994)

Heft: 6-7

Artikel: A l'intention des jeunes officiers... : histoire, prospective, expériences de guerre et "trucs de combat"

Autor: Weck, Hervé de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-345432

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A l'intention des jeunes officiers...

Histoire, prospective, expériences de guerre et «trucs de combat»

Par le colonel Hervé de Weck

Depuis 1815, la Suisse n'a plus subi d'invasion, n'a plus connu la guerre. Contrairement à nos voisins, nous n'en avons pas une expérience concrète que les chefs de tous grades vont répercuter dans l'instruction. Cette chance nous oblige à faire un effort pour animer et pour rendre notre instruction aussi réaliste que possible.

Comment y parvenir? En recherchant des expériences et des «trucs» de combat dans les revues et les ouvrages consacrés aux guerres du XXe siècle, ceux qui ne le limitent pas à des considérations de haute stratégie, mais qui évoquent les problèmes des simples combattants. L'histoire n'est pas uniquement une science humaine réservée à des spécialistes, à des érudits qui hantent les bibliothèques et qui ne s'intéressent qu'au passé. L'aspect passionnant de l'histoire militaire, ce n'est pas tant l'étude des erreurs commises par les généraux; chacun d'entre nous sait de quelle manière les Français auraient pu remporter la campagne de France en 1940. Ce qui s'avère, en revanche, beaucoup plus important, c'est de voir quelles sont les causes de ces erreurs, de ces décisions fausses ou aberrantes. Bien entendu, on peut lire tout un ouvrage, sans trouver la moindre expérience utilisable. Ce dépouillement ressemble un peu à une pêche qui n'a rien de miraculeux.

Entreprise au-dessus de mes forces me direz-vous! Je n'ai pas le temps! Vous n'êtes pas livré à vos seuls moyens. La Bibliothèque militaire fédérale [1] est à même de vous envoyer l'ouvrage, surtout l'article qui peut vous intéresser, à condition que vous fassiez connaître précisément vos besoins. Elle dispose d'un fichier sur ordinateur qui facilite ce genre de recherche. D'autre part, depuis les années 1970, un gros effort de dépouillement d'expériences de guerre s'est effectué au Centre d'histoire et de prospective militaires [2]. Des officiers de tous grades ont constitué un fichier qui peut vous être d'un grand secours. Pourquoi n'enverriez-vous pas, de temps à autre, quelques fiches qui pourraient servir à des camarades? Tout ceci peut sembler bien théorique. Regardons à titre d'exemples quatre domaines dans lesquels un tel fichier peut vous aider.

Peur et panique

Comme chef, vous devez empêcher tout mouvement de panique dans votre formation. Quel est donc le rôle de la peur au combat? Comment l'éviter? Pendant la traversée de la Manche, avant le débarquement de Normandie, le commandant d'un navire allié remarque que «la tension était grande. Chacun redoutait que l'autre s'aperçût de la crainte qu'il avait au fond de lui. Le résultat était que personne n'avait l'air d'avoir peur. Mais, à vrai dire, nous avions une frousse terrible.» Il semblerait qu'avant le combat, la communauté que forme la section ou la compagnie suffisent à maintenir le contrôle de soi. La peur sera bien plus présente, lorsque les hommes n'ont rien à faire. Des travaux comme l'entretien des armes et des véhicules, des contrôles et des inspections dissipent cette angoisse.

[1] *Palais fédéral-Est, 3003 Berne.*

[2] *Case postale 618, 1009 Pully.*

Mort d'un combattant...

Les combattants ont tendance à faire usage de leurs armes à tort et à travers pour se rassurer; ils s'agitent et font du bruit pour s'étourdir et ne pas penser. «Tant qu'on tire, rien ne peut vous arriver.» Contre les avions, les hélicoptères blindés, le tir à l'arme personnelle n'a sans doute pas beaucoup d'efficacité, mais il peut empêcher la panique. Les hommes s'habituent à regarder la danse infernale, ils secouent leur peur.

La mort d'un soldat connu et estimé dans la section ou la compagnie peut effacer pour un moment chez les survivants la conscience des dangers inhérents à la bataille. Ils combattent plus durement, c'est ce que les soldats allemands de 1941 appelaient «devenir têtu». En revanche, l'engagement par l'ennemi d'une arme nouvelle, d'un procédé de combat inédit risquent de provoquer la panique. Ce sont les sous-officiers et les officiers subalternes qui ont empêché la panique dans les troupes allemandes qui se battaient en infériorité numérique sur les côtes de Normandie et subissaient les bombardements massifs et continus de l'aviation et de la flotte alliées.

Sous les effets d'une peur prolongée, face aux horreurs du champ de bataille, à cause de l'épuisement aussi, certains hommes font des crises de folie plus ou moins furieuse: ils gesticulent, le visage blême, les yeux fixes; leurs dents grincent. A d'autres moments, ils hurlent des propos incohérents. Sous le pire tir d'artillerie, ils voudront sortir de l'abri ou enlever leur masque de protection, alors qu'on se trouve en alarme C. Il faut intervenir. A Monte Cassino, dans les positions allemandes, les camarades «cognent» sur le malade qui d'habitude, s'affaisse en sanglotant.

Certaines méthodes destinées à traiter le cafard apparaissent assez semblables. Pendant la Première Guerre mondiale, un soldat suisse fait de la déprime pendant une période de garde à la frontière; le service est monotone, on s'ennuie. Il commet un acte d'indiscipline et se fait condamner à deux jours d'arrêts simples. A son com-

mandant, il déclare aussitôt qu'il est déshonoré, qu'il n'a jamais été puni, qu'il va se tirer une balle dans la tête. Le capitaine, dans l'instant, lui présente son révolver, en disant: «Allez-y, qu'attendez-vous?» A ces mots, le soldat s'effondre en pleurs, puis, «dégonflé», fait ses deux jours sans autre histoire. Attention! ce traitement de choc ne convient pas à tout le monde!

Fatigue et épuisement

La fatigue et l'épuisement apparaissent comme un autre grand problème qu'il faut maîtriser sur le champ de bataille. L'épuisement provoque des hallucinations, il fait perdre la notion du danger et fausse complètement les appréciations de situation des chefs. De nombreux échecs s'expliquent par une trop grande fatigue de la troupe. Pourtant, comme l'écrit Henry de Montherlant, «qu'il y a de réserves dans un corps, dans une âme! Je me souviens de ces jours de guerre où l'on se disait: 'Encore quinze kilomètres de marche? Mais je suis incapable de faire quinze cents mètres! Cette fois, c'est bien sûr, je vais tomber sur la route.' Et les quinze kilomètres étaient faits et, au bout, arrivant dans la ville, on se ranimait avec le pas cadencé (...).» Dans *Terre des hommes*, Guillaumet, qui a marché seul, des jours à travers les Andes, après un atterrissage forcé, raconte à Saint-Exupéry: «Ce qui sauve, c'est de faire un pas. Encore un pas. C'est toujours le même pas que l'on recommence... Ce que j'ai fait, je le jure, aucune bête ne l'aurait fait.» On ne sait pas tout ce qu'on peut faire, tout ce qu'on peut supporter. Notre musculature, notre système moteur ne s'effondrent qu'au moment où ne leur parviennent plus les ordres de la volonté.

Cette endurance fondée sur la volonté ne doit pas empêcher les chefs d'accorder le plus de sommeil possible à leurs hommes. Le maréchal Model, qui ne passait pas pour un tendre dans la Wehrmacht, fait écrire dans un ordre, pendant la bataille des Ardennes: «(...) il faut utiliser toute occasion de repos et de sommeil. Il faut supprimer toute activité qui n'est pas nécessaire aux opérations (...) Les commandants d'unité devront se demander comment ils peuvent procurer tactiquement les meilleures occasions de sommeil à leurs hommes.»

La discipline de feu

Si la puissance de feu dépend incontestablement de la qualité des armes, elle dépend aussi de la discipline de feu. En lisant le roman de Mac Orlan, *Quai des brumes*, on tombe sur une petite phrase qui n'a l'air de rien: «C'est extraordinaire ce qu'il faut de sang-froid pour empêcher un fusil de partir.» Allusion au fait qu'à cause de la peur, du stress, de la confusion qui règne sur le champ de bataille, le combattant éprouve beaucoup de difficulté à respecter la discipline de feu.

Un beau jour de 1944, une unité mécanisée de la 2e division blindée française, la fameuse division Leclerc, progresse sur un chemin forestier d'Alsace. On craint des embuscades allemandes. Tout à coup, les hommes se mettent à tirer dans le vide. Le commandant remonte immédiatement la colonne à pied. «Renonçant à se faire entendre dans le vacarme infernal, il saisit une badine et cingle les épaules, les fesses, les crânes, tout ce qu'il peut atteindre des possédés et complexés de l'embuscade, dans les véhicules ou à terre. (...) Les déments sursautent, font face, le fixent hagards, le reconnaissent, se détendent, cessent de mitrailler (...) L'hallucination collective prend fin.»

En 1941, au début de la guerre américano-japonaise, les GI subissent défaite sur défaite dans le Pacifique. De nuit, au stationnement d'une unité, une sentinelle voit une ombre se glisser vers elle, sûrement un camarade revenant des latrines. Le soldat tire pourtant plusieurs coups de feu et, aussitôt, des cris jaillissent: «On nous attaque!» Toutes les armes crachent. Il faudra de gros efforts pour faire cesser le feu. Vers la fin de la guerre, une unité américaine subit ce que les hommes croient être une contre-attaque japonaise. Après coup, les

officiers se rendent compte qu'aucun soldat ne peut prétendre avoir vu un Japonais. Ils apprendront ultérieurement que la compagnie qui se trouve à leur droite a vraiment repoussé une patrouille japonaise. La fusillade s'est étendue; tout le monde, y compris au bataillon de réserve, s'est mis à lancer des grenades et à tirer au hasard. Le calme revenu, une bonne moitié des tireurs demeurent persuadés qu'ils ont repoussé une violente attaque japonaise.

Comment faire preuve de discipline de feu si l'on ne connaît pas les matériels de sa propre armée et qu'on n'arrive pas à identifier ceux que l'adversaire utilise. L'identification de chars et d'avions prend donc une importance vitale. Après le débarquement de Normandie, un officier américain appartenant à une formation blindée raconte que les fantassins tirent sur les chars amis, parce qu'ils sont incapables d'en reconnaître les silhouettes et qu'ils les prennent pour des engins allemands.

Un combat par le feu efficace implique aussi que les hommes respectent des priorités. Les troupes britanniques sont instruites à détruire en première urgence les chars de commandement de l'adversaire. Si les commandants de compagnie, de bataillon, éventuellement de régiment, les commandants de tir de l'artillerie disparaissent, le raz-de-marée mécanisé risque fort de se désorganiser. Les Britanniques disent qu'ils «desserrent les boulons du mécano». Cette tactique permet, dans un deuxième temps, d'infliger de lourdes pertes à l'adversaire. Les Israéliens ajoutent les chars-ponts à cette liste d'objectifs prioritaires. Ce procédé peut s'appliquer au combat d'infanterie. Les meilleurs tireurs prennent pour cibles les officiers facilement repérables, parce qu'ils ne tiennent pas un fusil, mais une carte et des papiers, parce qu'ils sont accompagnés d'une ordonnance de combat portant un émetteur-récepteur dont l'antenne est visible.

Après la guerre du Golfe, le Pentagone s'émeut du nombre de soldats tués ou blessés par le feu de leurs

L'anxiété fait partie du combat, ici lors du 6 juin 1944.

propres troupes: 35 des 148 morts américains, soit le 25%, 72 militaires blessés sur 467, soit le 15%, ont été les victimes d'erreurs de tir. 27 blindés *Abrams* ou *Bradley* sur 35, soit le 77%, ont été détruits dans de telles circonstances. Le Pentagone a fait appel à l'industrie, afin qu'elle développe un moyen électronique pour marquer avions, hélicoptères et véhicules terrestres amis.

Les blessés et les états de choc

Durant la guerre des Malouines, les unités britanniques déplorent des pertes importantes au cours d'attaques qui sont pourtant victorieuses. Ces pertes s'élèvent parfois à 15% dont de très nombreux cadres, car ceux-ci commandent depuis l'avant. Quand on sait que chaque blessé nécessite en moyenne l'intervention de trois de ses camarades, on imagine vite la diminution du nombre des combattants qu'une compagnie peut mettre en ligne. Il s'agirait de s'en souvenir dans nos exercices et d'entraîner d'une manière réaliste les «phases sanitaires» qu'on y intègre.

Les expériences faites par les Britanniques avec leur artillerie aux Malouines confirment les données des Soviétiques. Ceux-ci prétendent qu'après le tir d'une salve de 150 coups par hectare, le combattant isolé, qui l'a subie, met une à deux minutes pour retrouver son aptitude au combat, même s'il n'est pas blessé. Pour un groupe, il faudrait, dans les mêmes conditions, entre cinq et six minutes.

Lorsque les combats sont très durs, on dénombre presque autant de cas de prostrations nerveuses que de blessures. Le chef de section, le sergent-major d'unité doivent prendre conscience de ce problème s'ils ne veulent pas être surpris. La guerre du Kippour fournit des renseignements intéressants. Sur les 1500 soldats israéliens évacués dans les trois premiers jours de la guerre, 900 se trouvent en état de choc sans lésion physique. Si des soldats se trouvant en première ligne arrivent aux postes de secours en état de choc profond, le mal touche surtout les non-combattants, les convoyeurs, les chauffeurs, les brancardiers qui ne participent pas directement aux engagements et qui se sentent – on ne sait pourquoi – réduits à l'impuissance. Les individus les plus choqués sont ceux qui se sentent culpabilisés, parce qu'ils n'ont pas subi de blessures. Ce sentiment est plus fort chez les gradés que chez les simples soldats.

Il faut évacuer un mécanicien de char qui souffre d'un douloureux blocage de la vessie: il s'était éloigné pour uriner, quand une roquette fait sauter le char sur lequel il travaillait avec ses camarades. Un soldat de chars, qui a soigné l'hémorragie au bras de son chef de section, se met à souffrir d'une douleur si intolérable dans son propre bras qu'il doit être hospitalisé.

Voilà quelques-uns des problèmes auxquels on se trouverait confronté au combat. Comment s'y préparer? En exploitant les expériences des autres. Pour le reste, on cherchera à imiter un lieutenant, appelé à se battre en Algérie, qui s'aguerrit au cours des combats et qui raconte: «Je me formais peu à peu le caractère, m'accoutumant à devenir indifférent aux souffrances, les miennes comme celles des autres, à maîtriser les brusques débordements de panique qui brouillent d'un coup le jugement, à passer du courage physique pur à la fermeté d'âme, qui retient de succomber à l'ivresse du risque couru et gagné, et permet d'en tirer bénéfice.» Saint-Exupéry disait déjà: «Aimez ceux que vous commandez, mais sans le leur dire.»

H. W.